

AU XXII^{ème} CONGRÈS DE MOSCOU: UN BILAN DE FAILLITE?...

En 1956, au XXème Congrès à Moscou, devant des délégués médusés, Khrouchtchev lançait à la face du monde, un pavé audacieux. Les tyrannies du stalinisme étant dénoncées comme contraires au marxisme-léninisme, la société soviétique devait s'orienter vers une libération de ses institutions, un désarmement progressif, dans une conjoncture de paix, un accroissement de la production des biens de consommation et un relèvement général des conditions de vie de l'ouvrier russe.

Ce pari a-t-il été tenu?

En ce qui concerne le premier point, un grand pas a été fait. Certes la démocratie, même formelle, n'est pas la règle de marche des institutions soviétiques. Et nos «libertés» occidentales pourraient sembler aux citoyens de l'U.R.S.S. procéder d'un socialisme libéral à bien des égards. Mais la réforme du code pénal, l'assouplissement de l'emprise du parti sur les organismes de gestion, l'autonomie relative des facultés, sont des indices certains - par rapport au stalinisme - d'une modération calculée. Jusqu'où cette libéralisation peut-elle aller? Vers le communisme? C'est peu probable. Cela dépendra en définitive du rapport de force entre les masses et la classe dirigeante.

En effet, par bien des traits, la politique de Khrouchtchev semble s'orienter vers une technocratie, qui est l'aboutissement logique de la prédominance conférée depuis ces dernières années, aux hommes de science, qu'ils soient économistes, intellectuels ou techniciens. La tâche, dévolue naguère sous Staline à la bureaucratie du parti, est aujourd'hui impartie à une intelligentsia issue de nouvelles générations, qui n'ont pas été marquées par la Révolution, mais pour qui le développement colossal des techniques soviétiques constitue la «grande aventure».

Toutes les personnalités qui entourent Khrouchtchev, sont de cette essence. Une des exceptions est peut-être Gromyko - mais pour le chef d'État soviétique, il incarne trop bien l'«épouvantail bolchevique» dans les instances internationales pour que le maître du Kremlin ne se sépare d'un collaborateur aussi précieux, quand il s'agit de montrer les dents aux Américains. Mais personne ne se fait d'illusions à ce sujet, pas plus Kennedy que McMillan. Gromyko n'est qu'un commis de la politique étrangère qui s'élabore dans l'entourage privé de Nikita Khrouchtchev.

En vérité, s'il conserve encore un peu de la phraséologie révolutionnaire, Khrouchtchev, dans tous ses actes, apparaît comme un homme d'État bourgeois, marqué par la bourgeoisie. Les avances, qu'il n'a pas cessé de faire, tout au long de son discours à la tribune du XXII^{ème} Congrès, aux bourgeoisies du tiers-monde, en portent témoignage. S'il n'a que propos acides pour les Albanais et encouragements chaleureux pour les Indiens ou les Guinéens par exemple, ce n'est pas parce que le léninisme anime ces derniers, mais bien au contraire, parce que le sursaut national qu'ils symbolisent, s'inscrit dans la politique khrouchtchevienne d'orgueil national.

En ce qui concerne le désarmement qui avait été annoncé à grands renforts de propagande par la dé-mobilisation de quelques unités d'infanterie, on peut dire que le mandat de Khrouchtchev a été un échec total.

Parce que la classe sur laquelle il s'appuie, nouvelle génération d'hommes de science et militaires rompus aux techniques modernes, est le plus sûr pilier de sa politique, toute la production nationale soviétique a été subordonnée au développement de l'industrie lourde, d'un gigantesque et coûteux arsenal de fusées et de bombes.

Dans de telles conditions, il était impossible de satisfaire aux exigences des masses à plus de bien-être

et, d'investir des sommes fabuleuses dans la constructions d'engins balistiques ou nucléaires. Les premières ont été sacrifiées. Et c'est là que Khrouchtchev a perdu son pari.

Cependant l'enthousiasme suscité par les exploits de Gagarine et Titov, ne peut être qu'éphémère. Sautes de prodiges, les masses ne peuvent longtemps s'accommoder d'une suprématie dans les espaces dans le même temps que les gamelles sont vides, et que du propre aveu de délégués au XXII^e Congrès, des logements décents ne sont pas assurés à tous.

C'est pourquoi, à maintes reprises, Khrouchtchev à prophétisé que dans vingt années; le peuple russe serait le plus prospère du monde. Mais attendra-t-il ces deux décades? Il n'est pas impossible, objectivement, que le relâchement de la dictature, ne facilite, car c'est une loi naturelle, l'éclosion de révoltés qui pourront peser lourdement sur l'évolution de la société soviétique. On ne condamne pas le stalinisme, on n'abolit pas les camps de déportation, on ne minimise pas le rôle du parti, sans que par contrecoup, les citoyens n'aspirent à encore plus de liberté. C'est le jeu normal de l'évolution des peuples.

Est-ce cette dégénérescence que présentent les communistes chinois? Ce n'est pas impossible.

En effet, la Chine à sur son «allié» soviétique quelque vingt ans de retard. Elle en est encore au stalinisme. Même si, dans le problème paysan par exemple, elle a su profiter des enseignements de l'expérience russe et les adapter à sa situation propre, elle en est encore à la phase primitive de la révolution, d'une dictature qui se veut ferme intérieurement et intransigeante sur les principes extérieurement.

Quelle brèche dans cette austérité dogmatique, viendrait faire une Russie prospère et libérale?

C'est pour eux un réflexe légitime que de condamner l'autarcie soviétique, alors qu'ils luttent avec des difficultés innombrables pour développer leur industrie, pour nourrir leurs populations, C'est pourquoi ils sont plus près de Envar Hodja, que de Tito, dont ils ont été les premiers à condamner les déviations. Bien sûr c'est Tito qui a raison, et le premier soviétique lui a rendu cet hommage sans le nommer. Mais pour les Chinois, l'abolition de la dictature du prolétariat, le passage au communisme, ne pourront être envisagés que lorsque l'impérialisme capitaliste aura disparu du globe et que chaque état sera une république socialiste. Autant dire, selon Khrouchtchev, dans la nuit des temps.

Si le premier soviétique, a, contrairement à la règle respectée jusqu'alors, porté le différent russo-chinois-albanais au grand jour, c'est parce qu'il est sûr que l'opération est payante - du moins dans l'immédiat - Gomulka est son allié subjectif - tout ce qui touche à une démocratisation lui est acquis - Tito, également et pour les mêmes raisons. Quant aux occidentaux, sans exception, ils préfèrent un Khrouchtchev qui distribue ses réfrigérateurs, même s'ils ne sont que théoriques, à un Mao qui ambitionne de colporter la révolution sur toute la terre.

Chaque fois d'ailleurs qu'une révolution risque de mettre en cause la pérennité du capitalisme, ou le «leadership» de la Russie, on voit dans une étrange conjonction s'unir diplomates russes et bourgeois.

Peu d'années nous séparent de la *Commune de Budapest* écrasée dans le sang. Éclatée en pleine euphorie de déstalinisation, elle n'en a pas moins mis en cause, et les principes marxistes de la dictature du prolétariat, et le rôle dirigeant de la Russie. En quelques jours, parti, police spéciale, armée, étaient abolis, remplacés par des comités et des milices issus du peuple. En quelques jours triomphait une conception du socialisme, niée tout autant par Khrouchtchev par par Chou-en-Lai.

Quelles fissures dans le glacis soviétique, peuvent encore produire les «Hongrie» à venir?

Mesmin GILLARD.
